

Au Pavillon ADC à Genève, la plage miraculeuse de la chorégraphe Cindy Van Acker et de ses danseuses

Avec «Quiet Light», l'artiste genevoise et ses danseuses Stéphanie Bayle et Daniela Zaghini offrent une échappée méditative et belle, à l'affiche jusqu'au 19 décembre à Genève, avant le Théâtre de Vidy



Les danseuses Stéphanie Bayle et Daniela Zaghini poursuivent leur dessin énigmatique dans «Quiet Light», échappée méditative et belle, à l'affiche jusqu'au 19 décembre à Genève, avant le Théâtre de Vidy. — © Mathilda Olmi



Alexandre Demidoff

Publié le 14 décembre 2024 à 21:24. / Modifié le 15 décembre 2024 à 18:08.
🕒 3 min. de lecture

Les toiles des artistes que nous aimons nous habitent, comme nous les habitons. Elles déteignent sur le buvard de nos pensées, elles colorent nos iris, elles réaménagent le mobilier de l'âme. Cindy Van Acker a passé beaucoup de temps devant les tableaux de Léon Spilliaert (1881-1946), ce Flamand qui peignait les ciels bas sur la mer du Nord, les phares au bout des jetées grèges, la dentelle des arbres quand l'hiver simplifie le paysage. L'artiste genevoise d'origine belge, lauréate du Grand Prix suisse des arts de la scène et du Prix culturel Leenaards en 2023, dit s'être imprégnée de ces œuvres-là. *Quiet Light*, sa nouvelle création à l'affiche du Pavillon ADC à Genève avant le Théâtre de Vidy en janvier, en propose une réverbération aussi mystérieuse que prenante.

Quiet Light promet la joie, mais pour atteindre cet acmé, il faut s'éloigner du rivage des figurations attendues, accepter l'empire d'un espace qui est une nappe d'ombre, d'une musique qui a l'étrangeté du vent quand il passe par un goulet, qui s'épanouit plus tard en pépiements d'oiseaux, qui n'agresse jamais, mais qui toujours fluidifie l'attention. Le musicien Denis Rollet, si important dans le travail de la chorégraphe, réinterprète des pièces de la New-Yorkaise Lea Bertucci. C'est dans cet orbe musical qu'évoluent les danseuses Stéphanie Bayle et Daniela Zaghini, chacune magnifique sur son méridien, se déplaçant comme sur un damier, à distance l'une de l'autre, étirant bras et jambes comme des tentacules.

Deux sœurs d'exil

La beauté de *Quiet Light*, c'est la façon dont ses interprètes creusent leur solitude, dont elles ne se cherchent pas, tout en se répondant, dont elles sont sœurs et étrangères à la fois. L'une incline le buste, andante, pose une main sur le sol et c'est un animal à trois pattes. Dans la diagonale, l'autre se cabre. Derrière elle, à présent, c'est l'ombre géante de la première qui règne, comme Perséphone dans les enfers de son hiver. Plus tard, ce sont leurs deux silhouettes qui pactiseront sur cette même toile de fond, qui ébaucheront une ronde et l'on pensera un instant à Henri Matisse et à ses danseurs.



Dans «Quiet Light», les danseuses Stéphanie Bayle et Daniela Zaghini dessinent à distance les contours d'un fascinant paysage intérieur. Genève, 11 juin 2024. — © Mathilda Olmi

Tout est graphique dans *Quiet Light*. Tout est calligraphique aussi, c'est-à-dire écriture, pleins et déliés, passage vers une page de l'existence où les mots s'enfuient comme les eaux à marée basse, laissant l'estran imprimer sa quiétude. Car à présent Stéphanie Bayle et Daniela Zaghini font la paire, couchées sur le côté, l'une derrière l'autre, aimantées, accordant leur respiration comme leurs gestes. Le silence survient alors, silence sidéral où chaque pas rapproche d'une joie élémentaire. Le poète François Cheng commentant les photos de Patrick Le Bescont dans *Echos du silence, paysage du Québec en mars* (Créaphis Editions) a ces mots: «Entre sable et nuage/L'aile du goéland/Bat les ressacs/de notre plus longue attente».



Stéphanie Bayle et Daniela Zaghini jouent avec les nuages du peintre flamand Léon Spilliaert. Genève, 11 juin 2024. — © Mathilda Olmi

Sentiment de vie

Quiet Light est l'aventure d'une délivrance métaphysique. Des cintres tombe une ligne, comme une longue flèche électrique qui tranche une nuit bleutée, bleu Klein par instants – le pinceau de l'éclairagiste Victor Roy. Puis un nuage de fumée blanche vient évaporer l'image. Dans leurs combinaisons légères, les arpenteuses glissent vers cette brume. François Cheng encore: «Ah nuage un instant capturé/Tu nous délivres de notre exil.» Ce qui se cristallise dans cette traversée, c'est le sentiment de la vie, au-delà des discours et du raffut de l'époque.

Cindy Van Acker affirme, depuis son solo *Corps 00:00* en 2002, une danse qui est une manière d'être au monde, sans concession, d'échapper aux paresse de la société de spectacle. Cette quête est intimement liée au dialogue qu'elle noue avec des œuvres et des auteurs, comme le poète soviétique des années 1920 Velemir Chlebnikov et le peintre Kasimir Malevitch dans *Zaoum* en 2016, ou encore le cinéaste Alain Resnais et son *Année dernière à Marienbad* dans *Without References* en 2022 à la Comédie de Genève. Léon Spilliaert rejoint son archipel. Aux saluts, mercredi, Cindy Van Acker, gamine et ensoleillée comme sur le sable de son enfance flamande, avait le sourire des grands soirs, heureuse de voir ses complices habiter une toile désormais commune.

Quiet Light, Genève, [Pavillon ADC](#), jusqu'au 19 déc.; puis Lausanne, [Théâtre de Vidy](#), du 21 au 25 janv.

DANSE